Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 204

Artikel: Hygiène pratique
Autor: D'Anjou, Renée
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-285634

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

son bonnet grec entre ses doigts noueux :

— *De profundis clamavi ad te, Domine...*

Et jusqu'au bout du dernier verset, il récita le sublime psaume 129, le chant funèbre et consolant à la fois qui, de tous les deuils, fait naître toutes les espérances. Puis, comme le prêtre semblait stupéfait que Mauconduit eût redit imperturbablement, et en latin, cette prière, lui qui en avait si bien oublié d'autres, plus usuelles, le vieillard répliqua :

— C'est que voyez-vous, monsieur, j'ai été cocher...

— Le sourire de l'aumônier se fit de plus en plus interrogateur, et Antinoüs-Anthime continua :

— Oui, j'ai été cocher... C'est moi qui ai conduit à S..., durant cinquante années, le corbillard de troisième classe. Alors, plusieurs fois par semaine, j'entendais l'officiant et les chantres, au bord des tombes fraîchement ouvertes, redire ce cantique-là. Comme j'avais la voix juste, je m'unissais à eux, discrètement, du haut de mon siège. Ils récitaient d'autres oraisons encore, mais je n'ai point pu les retenir, parce qu'elles n'en finissaient pas. Quant au *De profundis,* je le répétais à chaque inhumation. C'était plus fort que moi. Si j'avais été infidèle à cette habitude, quelque chose m'aurait fait défaut. Je ne sais pourquoi, par exemple, car alors, comme aujourd'hui, ou comme hier, tout au moins, je n'étais pas croyant, et je n'avais guère l'intention de dire une prière. Mais vous m'avez demandé si j'en savais une, et je n'avais nulle raison pour ne pas vous satisfaire...

Dans la petite sacriste où filtrait, à travers les vitres dépolies, un demi-jour reposant, les deux vieillards demeurèrent un instant rêveurs, sans plus rien se dire. A l'un et à l'autre, ce silence était doux. Le prêtre songeait à la miséricorde de Dieu, infinie et mystérieuse, qui sans doute avait tenu compte à l'humble cocher de corbillard des milliers d'invocations qu'inconsciemment il avait murmurées, en mémoire de morts inconnus. Et puis l'abbé Duthil, lentement, avec des mots très simples, expliqua au pauvre Antinoüs-Anthime le sens des versets du *De Profundis.* Mauconduit l'écoutait sans l'interrompre, et on l'eût dit remué par l'évocation de souvenirs à la fois riants et tristes, par l'éveil de sentiments jusqu'alors ignorés. Et prenant congé du chapelain il murmura quelques mots seulement, qui, aux oreilles du bon pasteur, résonnèrent pleins de promesses et pleins d'espérances :

— A demain, si vous le permettez, monsieur l'abbé, car le temps presse ; mes forces déclinent et je ne serais pas fâché de rapprendre avec vous le *Pater*...

Comme des ailes blanches d'oiseaux, des cornettes de religieuses s'agitaient doucement le long des galeries maintenant silencieuses. Agenouillées devant le tabernacle, côte à côte, entre deux rudes besognes, d'autres petites sœurs, jadis femmes du monde ou filles des champs, priaient pour l'âme de « leurs vieux »...

Joseph Legueu.

HYGIÈNE PRATIQUE

La propreté.

La propreté, la netteté de l'épiderme, la sensation de l'air libre arrivant jusqu'au sang à travers les pores de la peau, est pour soi l'agrément et la santé et pour les autres un élément d'attraction.

Notre siècle est le triomphe de l'hydrothérapie, mais cependant beaucoup de gens — hommes et femmes — sacrifient par paresse au raffinement de la toilette et ne prennent soin que du strict extérieur, de la mince bande de peau qui se montre au public.

Et encore combien de femmes inspirent la répulsion parce qu'elles ont les oreilles grises et les ongles en demi-deuil... ou encore à la racine des cheveux, autour du visage, des ombres douteuses. Oh ! la poudre ne manque pas sur les joues, les parfums non plus, mais sous la vaporisation d'essences odorantes persiste le relent rance, l'odeur d'humanité sale, repoussante.

Le temps n'est plus où le bon Henri IV, qui sentait le bouc, écrivait à Gabrielle d'Estrées de ne pas se laver, ou Saint-Simon dans ses *Mémoires* déplorait « l'étrange habitude de se laver les mains puisqu'on ne se lavait jamais les pieds ». Le grand roi Louis XIV se lavait tout juste — et encore — le visage et les doigts. L'immense Versailles ne contient aucun cabinet de toilette et, à cette époque de suprême élégance pourtant, la baignoire était un ustensile d'officine bon pour les malades, à l'égal de l'instrument manié par Thomas Diafoirus.

Michelet nous raconte qu'au moyen âge certaines ablutions constituaient un grave péché dont il fallait tenir compte en face de sa conscience et des saints — tel le bienheureux Labre couvert de vermine — affichent avec leur sainteté leur malpropreté. Le diacre Pâris, au cimetière Saint-Médard, montre ses pieds nus — que baisaient pourtant ses fidèles — couverts de plaies et de croûtes parce qu'il était resté deux ans sans ôter ses souliers... par pénitence.

Eh bien ! de nos jours, il y a encore des gens qui ne se lavent pas les extrémités inférieures et je connais des femmes qui reculent devant l'eau comme des chattes... seulement les chattes — souples félines à la robe toujours lustrée — ont l'avantage, bien que sœurs déchues, de posséder une langue râpeuse, brosse naturelle et rude, dont elles se servent à satiété.

Une certaine marquise, très connue dans le monde parisien, affiche très haut cette terrible chose de ne s'être jamais lavé le visage et les mains, parce que l'eau abîme la peau... Chaque matin, avant de sortir de la tiédeur des draps, une femme de chambre lui apporte une serviette de batiste qu'elle promène sur son visage et ses mains... et cela suffit. A cinquante ans n'a elle pas une ride, mais l'embrasseriez-vous de bon cœur ?.., moi pas. Madame la charbonnière qui se débarbouille tous les dimanches matin avec un morceau de beurre ne me semble pas plus attractive et je me demande quel atmosphère doit s'épandre au matin dans la chambre fermée où le sommeil a clos ses brunâtres paupières...

Mes petites amies, voyez-vous, c'est infiniment bon et doux de se sentir nette, d'oser regarder ses ongles et ses oreilles, de vaporiser sur son corps au sortir du tub un parfum léger à peine perceptible — car les violentes odeurs doivent être rejetées comme un masque. Cela donne d'abord la santé, puis la gaieté, croyez-le, la perception plus claire, la lucidité plus grande. Oh ! ne vous récriez pas et suivez-moi sur le terrain d'hygiène où sur cette terre — qui pourtant nous roule toutes — nous devons essayer de garder l'équilibre.

L'eau a débarrassé notre épiderme et notre épithélium des poussières nuisibles, des couches déposées par l'atmosphère, de Paris principalement, sur nos membres. La vaporisation antiseptique d'un alcool parfumé a détruit les germes microbicides, nous voilà donc plus braves devant l'épidémie, toujours menaçante au contact d'inconnus voisins dans la rue, dans les véhicules, dans les lieux publics. Notre cerveau, selon l'essence employée a ressenti des impressions différentes ; si, par exemple, c'est le romarin des bois dont les effluves agissent sur l'esprit, nos idées seront plus nettes, plus aiguisées, plus subtiles — nul n'ignore que ce parfum, admis par les prédicateurs en chaire, leur redonne l'élan entre les poses de leur sermon — tandis que l'encens — gomme odorante de l'Arabie et des rochers brûlants — invite aux désirs pieux, graves, mystiques, pendant que la verveine entraîne vers les sentiments affectueux.

De plus, nous garderons la certitude de n'être une gêne pour personne, d'apporter plutôt l'agrément dans le centre où l'obligation nous conduit, et cette pensée nous donnera l'aplomb, la confiance en soi, la sûreté, sources de réussite.

(*A suivre.*) Renée d'Anjou.

Une fête chez le Bon Dieu

dédié aux socialistes
du *Courrier Jurassien.*

Un jour le Bon Dieu eut l'idée de donner une fête dans son palais d'azur. Toutes les vertus furent invitées, les vertus seules ; les Messieurs ne furent pas conviés ; rien que des Dames.

Il vint beaucoup de vertus, de grandes et de petites. Les petites vertus étaient plus agréables et plus courtoises que les grandes, mais toutes semblaient très contentes et conversaient poliment entre elles, comme il convient entre personnes intimes et même parentes.

Mais voilà que le Bon Dieu remarqua deux belles dames qui ne semblaient pas se connaître.

Le maître de la maison prit une de ces dames par la main et la mena vers l'autre.

« La Bienfaisance », dit-il en désignant la première. « La Reconnaissance », ajouta-t-il, en montrant l'autre.

Les deux vertus furent indiciblement étonnées : depuis que le monde est monde, et il y avait longtemps de cela, elles se rencontraient pour la première fois.

Tourgueneff.

Etat civil

PORRENTRUY

Mois d'octobre 1901.

Naissances.

Du 1er. Gostely, enfant mort-né, fils de Armand, aubergiste, de Bolligen et de Louise née Chapuis. Du 3. Chariatte, Joseph-Ignace-Félix, fils de Joseph, cultivateur, de Porrentrny et de Marie née Salomon. — Du 5. Paillard Léon-Eugène-Edmond, fils d'Edmond, fabricant de secrets, de Ste-Croix, Vaud et de Marie-Anne